



Paris 11 janvier
1917
1077

Ma très chère amie,
C'est de mon cabinet où
je suis descendu pour la pre-
mière fois que je vous envoie
ces quelques lignes. Je me
sens bien mieux depuis deux
jours et j'espère revenir
très-rapidement à mon es-
tat ordinaire. N'est-ce
pas d'ailleurs que nous so-
birons ici, je crois que je
ne hasarderai pas de vous
à faire quelques pas dans
mon petit jardin.

Le camp de l'insécurité
à nos saupresses, qui tien-
nent sans cesse à notre
constitution et à notre
arbitraire. Saigrier, vous
surtout d'un côté de l'insis-
tin, qui plus que tout autre
aiguille à l'échelle de son in-
général.

Quel d'univers que est
excellant d'un univers
de plus d'une santé et de
continence et plus volente
à l'univers et susceptible
ou à toute santé et de
inquiète. Quand vous de
verrez, exprimer l'un de

ma part, ainsi qu'a
 Gaurent mes amis, fiels
 les plus chateux et les.

Si se m'en rapporte au
 futur, mais, si se m'en
 tione de plus, et si se m'en
 se en une beaucoup d'ob-
 lites. La grande et talie
 ne veut pas entendre
 parler de la grande. Gel-
 ce. Aussi ne s'agit de
 le Constantin le Rache
 par peur de Volozos.
 La Princesse mise hors
 d'Espagne en un autre, et
 vous nous parlez de redonner

quelque de votre Directeur
de l'Académie. Il me tarde
d'être de retour à Paris
pour mieux en maître le
part et la science de notre
littérature. Les fatigues de
mes voyages d'été et d'au-
tomne ne sont pour moi que
nécessaires que l'enseignement
des sciences de l'Académie
est sur les chapeaux de la ques-
tion de la diplomatie. Har-
diment je suis plus que
jamais le disciple de Ma-
istre le T.

Amicalement à vous, et me
bien votre amie. Je vous
embrasse tous jours avec
tendresse. Amicalement